Document généré le 25 avr. 2024 14:58

Mémoires du livre
Studies in Book Culture

Figures de lecteurs dans la presse et la correspondance en Europe (XVIe-XVIIIe siècle)
Introduction

Sara Harvey et Judith Sribnai

Volume 12, numéro 1, printemps 2021

Figures de lecteurs dans la presse et la correspondance en Europe (XVIe-XVIIIe siècle)
Figures of Readers in the Press and Correspondence in Europe (16th – 18th century)

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1077798ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1077798ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec

ISSN

1920-602X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Harvey, S. & Sribnai, J. (2021). Figures de lecteurs dans la presse et la correspondance en Europe (XVIe-XVIIIe siècle) : introduction. *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, *12*(1). https://doi.org/10.7202/1077798ar

© Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.
https://www.erudit.org/fr/

Mémoires du livre
Studies in Book Culture

INTRODUCTION

FIGURES DE LECTEURS DANS LA PRESSE ET LA CORRESPONDANCE EN EUROPE (XVIE-XVIIIE SIÈCLE)

Sara HARVEY and Judith SRIBNAI
Université de Victoria et Université de Montréal

Ce volume collectif propose une mise en perspective de deux pratiques d'écriture européennes qui, entre les XVIe et XVIIIe siècles, se chevauchent, se complètent et se transforment : la correspondance et la presse périodique. Il ne s'agit pas ici d'entreprendre une histoire conjointe de ces deux productions complexes et polymorphes, mais d'en cerner, par leur rapprochement, des effets de résonnance, de continuité, de reprise ou de contraste. Une telle approche se justifie si l'on considère que la presse périodique naît dans le sillage de la correspondance avec laquelle elle entretient durablement un rapport d'imitation et/ou de concurrence[1]. L'étude des figures de lecteur·trice, à laquelle est dédié ce numéro, témoigne de cette parenté et de ces jeux de démarcation réciproques. Centrales au sein de ces deux genres d'écrit essentiellement adressés, ces figures déterminent des choix formels, des stratégies éditoriales et économiques autant que des politiques médiatiques. Réel·le, imaginaire, construit·e ou fantasmé·e, le·la lecteur·trice mobilise la correspondance et la presse périodique, et invite à lire l'histoire de ces pratiques discursives non pas isolément, mais dans la dynamique complexe, parfois labyrinthique, de leur interaction durant tout l'Ancien Régime.

La correspondance comme la presse périodique ont fait l'objet de nombreuses recherches ces dernières décennies[2]. Nous ne reviendrons ici que sur quelques éléments qui signalent les ponts existant entre ces deux corpus, plus particulièrement autour du rôle que joue la figure de lecteur·trice dans leur constitution et leur évolution.

La correspondance, d'abord, comme « ensemble de lettres réellement expédiées qui mettent en scène un *je* non métaphorique s'adressant à un destinataire également non métaphorique[3] », constitue l'une des formes de l'épistolaire. Connaissant un essor remarquable à la Renaissance, notamment sous l'influence cicéronienne[4], la correspondance, qu'elle soit érudite ou familière, puise aux sources d'une rhétorique antique revisitée[5]. Art de l'entretien en différé, elle repose alors sur un système de distinction et de reconnaissance entre pairs, emblématique de la production textuelle humaniste[6]. À ce titre, elle participe à l'élaboration et à la visibilité d'une culture élitiste et érudite tournée vers l'Antiquité. Cette allégeance au passé n'empêche pas, cependant, un ancrage fort dans le temps présent et au sein de géographies précises[7] : la correspondance dessine des réseaux socioculturels et des écosystèmes intellectuels dans lesquels priment la circulation des informations, le partage des idées, mais aussi les marques d'affection et les pauses autoréflexives. La familiarité et le caractère privé de la lettre engagent, en effet, une posture auctoriale plus informelle[8] et ouvrent à l'actualité du sujet écrivant[9]. Le registre familier laisse ainsi pressentir l'examen de soi sous la plume de certain·e·s humanistes, permettant de faire coïncider principe formel et processus d'individuation[10]. Certes, la « correspondance "familière" n'implique pas correspondance intime[11] », mais elle joue sur l'image publique que l'on souhaite transmettre de soi et le portrait de la personne privée. Dans tous les cas, le·la destinataire détermine un certain genre d'éloquence (il faut lui plaire, le·la convaincre, susciter son admiration), tout en étant une figure en partie construite par le·la locuteur·trice (qui est l'ami·e, le·la critique, le·la censeur·e, le·la juge, etc.). Cependant, lorsqu'elle est insérée dans un mélange ou une série manuscrite structurée, la lettre change de nature : la médiation du recueil transforme la relation épistolaire, fondée sur une circonstance et un·e lecteur·trice ciblé·e, en un modèle textuel capable de servir de référence. Si le·la destinataire est essentiel·le à la pratique épistolaire, ses visages et ses fonctions se modifient donc au gré des conditions matérielles de circulation de la correspondance. Réciproquement,

ce·tte nouveau·elle lecteur·trice, devenu·e public au contour plus flou, affecte à son tour les traits que prend la correspondance.

Au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, le modèle humaniste de la correspondance demeure une référence au sein des usages épistolographiques[12], à la faveur notamment des *secrétaires*, ouvrages didactiques « qui répertorient les conventions propres aux différentes espèces de lettres[13] ». Ces derniers influencent profondément l'écriture épistolaire dont les formes, les procédés discursifs, les effets se saisissent pleinement à la lumière d'un art d'écrire codifié. Au cours de cette période, marquée par l'émergence d'un champ littéraire et les tentatives de redéfinition, par les auteurs, de leurs pratiques lettrées face aux politiques volontaristes du pouvoir absolutiste, les usages se diversifient et se professionnalisent néanmoins. Les nouvelles à la main, par exemple, qui se développent partout en Europe, héritent de la lettre sérieuse[14] et deviennent une activité professionnelle dont une partie sera éditée sous la forme de compilation manuscrite spécialisée[15]. De plus, à travers des secrétaires célèbres, comme Valentin Conrart[16] et Nicolas Faret[17], ou des épistoliers de profession comme Guez de Balzac[18], la correspondance rejoint un lectorat plus étendu, aristocratique, mondain et citadin, mais aussi féminin[19]. Par ailleurs se multiplient, à cette période, des initiatives éditoriales autour du recueil de lettres imprimées, initiatives qui se rapprochent dès lors de la publication des recueils collectifs de la littérature de circonstance qui prospèrent dans les années 1650-1660[20] autour d'auteurs mondains, comme Voiture et Pellisson, et au sein desquels apparaissent les femmes[21]. Là encore, entre la correspondance manuscrite et privée et la pratique de la lettre par des écrivain·e·s professionnel·le·s ou des amateur·trice·s de divertissements, le profil des destinataires se transforme nécessairement, de même que celui d'un lectorat plus large, peut-être moins prévisible.

À la diversité de ces productions répondent néanmoins quelques invariants qui rapprochent la correspondance d'une écriture soucieuse du contexte d'actualité : l'importance des circonstances, l'attention accordée aux manières de représenter le réel et la présence prépondérante du sujet écrivant, d'un côté, et du·de la lecteur·trice, de l'autre. Ces enjeux sont aussi au cœur du développement de la presse périodique, qui émerge précisément au moment où l'épistolaire se libère des réseaux essentiellement lettrés et érudits pour

devenir un dispositif de communication et de publication au service de la vie littéraire et de l'écriture du temps présent.

La naissance de la presse périodique européenne est déterminée à la fois par des enjeux éditoriaux et commerciaux et par la nécessité d'informer et d'orienter l'actualité[22] : elle apparaît comme l'une des évolutions des occasionnels (placards, canards, pamphlets), initiatives d'imprimeurs-libraires destinées à liquider des fonds de papier aussi bien qu'à produire des informations ou de la propagande en lien avec des évènements d'actualité. Elle s'inscrit, de plus, dans le sillage des nouvelles manuscrites à la main qui prolifèrent en Europe au XVIe siècle. C'est autour de la création du *Mercure François*[23], en 1611, que le développement de la presse périodique européenne s'accélère[24]. Publié sous la forme d'un recueil dédié à l'écriture de l'histoire immédiate, ce premier périodique paraît annuellement jusqu'en 1640. Le *Mercure François* de Jean Richer adhère aux pratiques éditoriales humanistes en ce qu'il est fondé sur le principe de compilation et de sélection. Le·la lecteur·trice y trouve pêle-mêle des pamphlets, de la correspondance, des histoires du temps, des manifestes, des lettres. Les sujets sont aussi variés que les types de textes : vie de cour européenne, théologie, anecdote urbaine, commentaires sur la météo, les maladies, naissances et morts de personnalités célèbres. Le temps présent se déplie à travers la multitude des sujets et des manières. Or, cette hétérogénéité trouve sa justification dans une « correspondance préfacielle » (H. Cazes) qu'instaure, au fil des publications, le libraire-imprimeur Richer avec un « tu ». En instituant un tel dialogue, l'initiative éditoriale du libraire-imprimeur, qui est de collecter et d'imprimer des productions textuelles sous la thématique de l'histoire du temps présent, est unifiée autour de la relation créée avec le lectorat. On peut reconnaître dans la manière de Richer le *modus operandi* des libraires-imprimeurs humanistes qui fournissent des compilations exemplaires et les justifient auprès des lecteur·trice·s à partir de leur posture critique : celle d'un lectorat informé et éclairé (H. Cazes). La sélection des textes s'appuie cependant sur deux éléments nouveaux que sont l'actualité et la traduction. Dans ce contexte de publication inédit, la compilation joue un rôle différent en regard de la référentialité puisqu'il ne s'agit plus seulement de proposer et de gloser des modèles textuels emblématiques, anciens et le plus souvent en latin ou en grec, mais de sélectionner des narrations européennes, de les uniformiser en français pour offrir un portrait de l'actualité destiné à un public large :

> Je te donne dans ce livre toutes les choses les plus remarquables advenues depuis l'an 1604. Lesquelles mon Messager (que j'appelle Mercure François) m'a apportées des quatre parties du Monde, en diverses langues, & que j'ay faictes Françoises à ma mode le plus succinctement que j'ay peu. Je ne te donne point un Panegyre eloquent au lieu d'une Histoire, ny de grands discours philosophiques enrichis aux bordages de tout ce que les autheurs Grecs & Latins ont escrit de plus beau; ains seulement une simple narration de ce qui est advenu aux six dernières années[25].

En présentant une version du temps présent homogénéisée par la traduction française des documents, le libraire-imprimeur informe et influence la vision du monde d'un·e lecteur·trice identifié·e comme français·e et proche. En raison de la nature et de la temporalité des textes recueillis, l'approche du compilateur se transforme. Le·la lecteur·trice caractérisé·e, mais anonyme, rend légitime la forme originale de la publication. Plus encore, il·elle permet de transmuer le travail du compilateur en un geste de traducteur et de correspondant. Ainsi, à l'origine de la presse périodique se dessine moins une figure d'auteur·e que celle d'un·e lecteur·trice qui témoigne de et autorise l'accès de l'auteur·e au statut de journaliste. L'approche inaugurale de Richer est exemplaire de la manière dont la presse européenne — et plus singulièrement française — légitime, tout au long de la période qui nous occupe, l'auctorialité des « journalistes » par le biais du lectorat.

Dès les années 1620, les premières gazettes européennes à orientation politique apparaissent dans les pays au sein desquels l'imprimé est bien développé, comme la France, l'Espagne, l'Angleterre et les Provinces-Unies. Ces gazettes deviennent une importante source d'information, elles circulent partout en Europe et sont traduites dans les différentes langues vernaculaires[26]. Généralement hebdomadaires ou bi-hebdomadaires, paraissant annuellement sous la forme de cahiers reliés en volume, les gazettes adoptent un rythme soutenu, entretenant ainsi un lien continu avec le·la lecteur·trice. Différentes formules d'abonnement voient le jour, qui seront reprises par les périodiques ultérieurs[27] et qui témoignent des rapports entre la presse et les modèles économiques propres au monde du livre et du papier (C. Schuwey). Au milieu du XVIIe siècle, l'importance des gazettes est telle qu'elles « supplantent les correspondances privées comme sources d'information du plus grand nombre, et s'imposent comme vecteurs

privilégiés de l'acculturation politique[28] ». Imposant un mode de circulation de l'information plus large, elles sont ancrées dans une vision politique et souvent partisane, malgré leur prétention à la neutralité. Leur épanouissement s'accompagne à la fois d'un contrôle étatique plus ou moins coercitif et de l'augmentation d'un lectorat élargi, hétérogène et non savant[29].

La seconde moitié du XVIIe siècle est également marquée par l'apparition de la presse spécialisée, qui va s'accélérer dans les années 1730, notamment en France, pionnière dans le domaine[30]. En 1665 commence à paraître le *Journal des savants*, puis en 1672, le *Mercure galant*. Ces deux revues, l'une scientifique, l'autre mondaine et littéraire, sont liées à un privilège d'exclusivité. Alors que le *Journal des savants* participe au développement culturel et politique du monde académique et savant et s'identifie explicitement à l'univers de la République des lettres, le *Mercure galant* appartient aux espaces plus poreux de la sociabilité mondaine[31]. La spécialisation de la presse s'inscrit dans un processus d'institutionnalisation qui influence la situation du lectorat : le soutien de l'État favorise la création d'une cartographie des types de lecteur·trice·s et détermine ainsi une manière d'entrer en relation avec le public. D'un côté, la presse savante s'inspire des pratiques d'écriture érudites et reprend les dispositifs de la correspondance savante et de la publication collective, faisant du journal la vitrine d'un réseau professionnel et académique de critiques. De l'autre, la presse mondaine fait reposer le dialogue avec le public sur l'approche conversationnelle dont la familiarité est devenue un enjeu de sociabilité et de politesse mondaine. Dans ce contexte, la lettre familière permet d'adopter la pose du·de la correspondant·e et du·de la médiateur·trice et vient justifier le choix de la diversité des sujets abordés et des publications sélectionnées.

S'inscrivant dans le sillage de la correspondance, la presse périodique procède donc d'un acte de sélection, de compilation et de mise à disposition d'une variété de textes et constitue, en cela, un geste éditorial. Mais il s'agit aussi d'un geste de lecture critique : l'objet livre ou le cahier qui en résulte vise à donner accès à une lecture singulière du temps présent à partir d'une collection de textes. Par ailleurs, le compilateur ou, dans de rares cas, la compilatrice[32] entretient un lien de correspondant·e avec le·la lecteur·trice. Ce lien permet de légitimer la pratique, au point que la presse paraît d'abord s'instituer comme un acte de lecture partagée avant que d'être l'affaire d'une

autorité scripturaire. Le·la journaliste est un·e témoin et plus encore un·e intermédiaire, la presse périodique, une pratique de médiation. Enfin, multipliant les initiatives liées à l'impression et reposant sur une dynamique complexe d'adhésion, cette dernière est aussi un lien commercial et économique.

Ces deux corpus massifs et sériels, en prise avec l'actualité (personnelle, politique, savante ou mondaine), se présentent donc comme des formes de communication déterminées par la relation au lectorat. À l'épistolarité, constitutive de la correspondance, répond une sollicitation du·de la récepteur·trice dans la presse qui reprend ou rappelle le cadre de la relation par lettres. Par leur relation singulière au·à la destinataire, ces deux pratiques s'ancrent dans un espace de communication qui privilégie la médiation des expériences, des observations sur le monde, et ces manières d'engager des actes de lecture favorisent leur rapprochement. Les articles ici rassemblés contribuent à l'analyse de cette relation en explorant plus précisément quelques-uns des visages que prend ce·tte lecteur·trice à un moment doublement marqué : par une transformation des pratiques matérielles et sociales de lecture[33], par une réflexion théorique singulière sur les manières de « bien lire[34] ». L'objectif est donc double. Il s'agit, d'une part, de cerner les contours de ce·tte lecteur·trice de nouvelles qu'il faut intéresser, sur un temps long, à l'histoire ou aux anecdotes du temps présent. Ce souci de fidéliser intervient dans un contexte tant affectif et intellectuel que commercial (M. Caron, H. Cazes)[35]. En ce sens, ce recueil pourra être une contribution aux études sur les dimensions rhétoriques, politiques et matérielles de ces corpus. Mais il s'agit, d'autre part, d'évaluer à quel point la presse périodique, en reprenant le modèle de l'adresse au·à la destinataire de la lettre, en aurait aussi adopté une certaine représentation de son lectorat.

Cela ne signifie pas qu'il n'y ait qu'*une* figure de lecteur·trice dans la correspondance ou dans la presse. Les articles montrent à quel point ces figures varient d'un siècle au suivant, d'un dispositif éditorial à l'autre. C. Byers analyse, par exemple, la façon dont le système de souscription que choisissent plusieurs auteures à Londres au XVIIIe siècle conduit les critiques littéraires à y voir la sollicitation d'un lectorat charitable – prêt à offrir de l'argent contre le dévoilement des heurs et malheurs d'une vie privée au féminin. Ce faisant, dans une relation pourtant commerciale, le·la lecteur·trice

est plutôt patron·ne que client·e. À la même période, en France, Grimm poursuit avec Stanislas-Auguste Poniatowski, roi de Pologne, un double échange, par lettres et par la voie d'une « correspondance littéraire ». Dans cette relation, pourtant inégale, fragile à plus d'un titre, là aussi financière autant que plaisante, le lecteur prend, au moins pour un instant, le nom d'ami (M. Caron). Mais cet « ami lecteur » ne se confond pas avec celui que sollicitent, par exemple, les *Relations* jésuites, lettres comptes-rendus d'abord adressées à la communauté, d'usage informatif et didactique avant d'être plus largement diffusées. Le lecteur, s'il est ami, est avant tout « bienveillant » (E. Debacq), issu d'une fraternité qui partage des intérêts communs. De même, la variété des destinataires qui peuple une correspondance détermine toute une palette de tonalités (sollicitation, information, rapport, confidence, etc.) qu'incarnent les figures (de soutien, de confesseur, de familier, etc.) que construit en retour, et selon ses besoins, l'épistolier·ière (J. Sribnai). Si l'adresse à l'ami·e permet d'instaurer une relation familière, peut-être égalitaire, en tout cas frappée au sceau d'un lien affectif, d'une curiosité (désir de connaître mais aussi soin réciproque) partagée (H. Cazes)[36], le·la lecteur·trice de la correspondance et de la presse périodique n'est pas toujours complaisant·e. Malveillant·e parfois, il faut prévenir et écarter ses critiques (E. Debacq); censeur·e chagrin·e à l'occasion, il faut lui opposer l'art d'une lecture louangeuse et présentée comme plus vraie (S. Harvey).

Dans tous les cas, pourtant, il est frappant de constater la survivance du modèle de l'adresse familière dans la presse périodique et dans la correspondance littéraire (H. Duranton). C'est d'ailleurs sur cette relation, qui passe pour privée et intime, entre un·e auteur·e et un·e lecteur·trice que reposent l'authenticité de l'information transmise, la fiabilité des nouvelles publiées (C. Schuwey). C'est en miroir de cette relation, encore, que semble émerger ce personnage du·de la lecteur·trice critique et censeur·e, plus propre à la presse périodique. Enfin, c'est elle qui circonscrit, pour les auteur·e·s, les qualités de lecture, affectives et intellectuelles, qu'ils·elles interpellent chez leur destinataire. En somme, l'herméneutique que sollicitent les auteur·e·s, dans la correspondance et dans la presse périodique, est inséparable non de la figure du·de la lecteur·trice comme telle, mais du lien qu'ils·elles inventent ou poursuivent avec leur lectorat. Au terme de ce dossier, il ressort que la figure du·de la lecteur·trice (ami·e, frère ou sœur, âme charitable ou interlocuteur·trice civil·e, protecteur·trice royal·e ou complice) se meut en

reflet, presque exact ou inversé, de l'auteur·e : observateur·trice et amateur·trice de savoirs, comme lui ou elle; commentateur·trice des arts à sa façon; avide de nouvelles authentiques, d'un juste rapport de l'actualité, politique ou intime, telle qu'elle est vécue. C'est par cette représentation, chaque fois singulière, de son·sa lecteur·trice que l'auteur·e de correspondance et de périodique se constitue comme un·e interlocuteur·trice à part et dont la légitimité réside précisément dans ses propres qualités de lecteur·trice, dans ses vertus critiques. Dans la presse périodique comme dans la correspondance, l'auteur·e se donne un·e lecteur·trice pour s'autoriser comme écrivain·e dans la mesure très particulière où l'un·e et l'autre se confirment réciproquement dans leur rôle de lecteur·trice, de critique professionnel·le, d'observateur·trice de talent et de confiance. Correspondance et presse sont tournées en grande partie vers le discours et le rapport du monde présent (des arts, des affaires publiques ou privées). La personne qui écrit, à l'image de celle qui consomme ces pratiques de discours, doit d'abord et avant tout apparaître comme celle qui sait *bien lire*, déchiffrer les êtres et les choses, dont les opérations de jugement, de critique, de censure se pensent à l'aune de ce qu'elle sollicite chez son ou sa destinataire.

Ce ne sont là que quelques pistes qui laissent bien sûr en suspens beaucoup de questions : dans quelle mesure, par exemple, la relation commerciale ou de souscription influence-t-elle la fonction critique de l'auteur·e et du·de la lecteur·trice? À quel point les différences de sérialité en jeu dans les deux corpus affectent-elles ces figures de lecteur·trice? Comment le lectorat de correspondance se redéfinit-il à l'heure où la presse s'impose comme média essentiel de l'information? Plus que d'apporter des réponses, nous avons surtout souhaité, par ce recueil d'articles, convaincre de l'intérêt heuristique qu'il y a à poursuivre l'analyse conjointe de ces deux corpus, si proches durant tout l'Ancien Régime, et encourager les lecteurs et lectrices à continuer une telle enquête.

Sara Harvey est professeure à l'Université de Victoria, Colombie-Britannique. Ses recherches portent sur les facteurs discursifs, esthétiques, sociopolitiques qui participent, aux XVIIe et XVIIIe siècles, à l'émergence de pratiques culturelles à vocation médiatique et/ou performative – formes littéraires en vogue (portraits, énigmes, poésies de circonstance), critique des arts dans la presse périodique et littérature dramatique. Codirectrice du programme sur les registres de la Comédie-Française (1680-1783), elle s'intéresse également aux humanités numériques comme méthode à l'écriture de l'histoire de la vie théâtrale ancienne.

Judith Sribnai est professeure adjointe au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. Elle travaille sur la question des représentations de soi au XVIIe siècle. Elle a publié *Récit et relation de soi au XVIIe siècle* (Classiques Garnier, 2014), et *Pierre Gassendi. Le voyage vers la sagesse (1592-1655)* (Presses de l'Université de Montréal, 2017). Elle codirige le Centre de recherche interuniversitaire en sociocritique des textes (CRIST).

Notes

[1] Guillaume Pinson (dir.), *La lettre et la presse : poétique de l'intime et culture médiatique*, *Médias 19*, 2012, http://www.medias19.org/index.php?id=275; Françoise Waquet, « De la lettre érudite au périodique savant : les faux semblants d'une mutation intellectuelle », *Dix-septième siècle*, vol. 35, n° 140, 1983, p. 347-359.

[2] Parmi les ouvrages généraux, on peut notamment citer, pour la correspondance : Pierre-Yves Beaurepaire, Jens Häseler et Anthony McKenna (dir.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique (XVIe-XVIIIe siècle)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006; James Daybell et Andrew Gordon (dir.), *Cultures of Correspondence in Early Modern Britain*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016; Susan Fitzmaurice, *The Familiar Letter in Early Modern English: A Pragmatic Approach*, Amsterdam, John Benjamins, 2002; Benoît Melançon (dir.), *Penser par lettre*, Montréal, Fides, 1998; Toon Van Houdt *et al.* (dir.), *Self-Presentation and Social Identification: The Rhetoric and Pragmatics of Letter Writing in Early Modern Times*, Louvain, Leuven University Press, 2002. Pour la presse : Suzanne Dumouchel, *Le journal littéraire en France au dix-huitième siècle. Émergence d'une culture virtuelle*, Oxford, Voltaire Fondation, 2016; Gilles Feyel, *La presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 2007; Françoise Gevrey et Alexis Lévrier (dir.), *Érudition et polémique dans les périodiques anciens, XVIIe-XVIIIe siècles*, Reims, Presses universitaires de Reims, 2009; Stéphane Haffemayer, *L'information dans la France du XVIIe siècle. La Gazette de Renaudot, de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion, 2002. Voir aussi le travail réuni sur le site : *Mapping the Republic of Letters*, http://republicofletters.stanford.edu. Dans le domaine particulier de la presse ancienne, les travaux de Jean Sgard autour de la création des dictionnaires des journalistes et des journaux ont véritablement ouvert le champ en ce domaine. La création du *Gazetier universel* (https://gazetier-universel.gazettes18e.fr/), qui rend disponibles les dictionnaires et répertorie les journaux et leurs mises en ligne, constitue un outil indispensable.

[3] Benoît Melançon définit ainsi la lettre dans *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIIIe siècle*, Montréal, Fides, 1996, p. 47. C'est cette définition que reprend Marc André Bernier dans sa notice « Correspondance », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002. B. Melançon exclut cependant la « correspondance littéraire » que nous prenons ici en compte, car elle emprunte à l'épistolarité comme à la presse périodique, voire les lie de façon inextricable (voir M. Caron et H. Duranton).

[4] Clémence Revest, « Naissance du cicéronianisme et émergence de l'humanisme comme culture dominante : réflexions pour une histoire de la rhétorique humaniste comme pratique sociale », *Mélanges de l'École française de Rome*, vol. 125, no 1, 2013, p. 219-257. Voir également Franck Collard, « La renaissance des lettres. La correspondance d'un humaniste français de la fin du XVe siècle, Robert Gaguin (1433-1501) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, vol.* 74, no 1, 2012, p. 19-33.

[5] Voir notamment Luc Vaillancourt, *La lettre familière au XVIe siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, 2003; Sébastien Drouin et Camelia Sararu, « Introduction », *La lettre érudite. Nouvelles recherches sur la communication savante à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles)*, *Arborescences*, no 9, 2019, p. 1-9, https://www.erudit.org/fr/revues/arbo/2019-n9-arbo05195/1068271ar/ (20 avril 2021).

[6] Pierre-Yves Beaurepaire, Jens Häseler et Anthony McKenna (dir.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique (XVIe-XVIIIe siècle)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006; Guy Gueudet, *L'Art de la lettre humaniste*, Paris, Classiques Garnier, 2007; Hans Bots et Françoise Waquet (dir.), *Commercium litterarium. La communication dans la République des Lettres. Forms of Communication in the Republic of Letters, 1600-1750,* Amsterdam/Maarssen, APA-Holland University Press, 1994.

[7] Bernard Bray, « Espaces épistolaires », *Études littéraires*, vol. 34, no 1-2, hiver 2002, p. 133-151, https://doi.org/10.7202/007558ar (20 avril 2021).

[8] Luc Vaillancourt parle « d'ethos informel »; *La lettre familière au XVIe siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 185.

[9] Cette place faite à la subjectivité, y compris dans la lettre érudite, est soulignée par de nombreux critiques. Voir, par exemple, Sébastien Drouin et Camelia Sararu, « Introduction », *La lettre érudite. Nouvelles recherches sur la communication savante à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles)*, *Arborescences*, no 9, 2019, p. 3, https://www.erudit.org/fr/revues/arbo/2019-n9-arbo05195/1068271ar/ (20 avril 2021); Gérard Ferreyrolles, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, vol. 1, no 71, 2010, p. 10; Luc Vaillancourt, *La lettre familière au XVIe siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, 2003.

[10] Gérard Ferreyrolles, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, vol. 1, no 71, 2010, p. 5-27.

[11] Gérard Ferreyrolles, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, vol. 1, no 71, 2010, p. 5.

[12] Cécile Lignereux, « L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique », *Exercices de rhétorique*, nº 6, 2016, http://journals.openedition.org/rhetorique/441 (27 avril 2021); Luc Vaillancourt, *La lettre familière au XVIe siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, 2003.

[13] Cécile Lignereux, « L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique », *Exercices de rhétorique*, nº 6, 2016, § 4, http://journals.openedition.org/rhetorique/441 (27 avril 2021).

[14] Nous empruntons la catégorie de « lettre sérieuse » à G. Ferreyrolles qui, combinant modèles cicéronien et érasmien, distingue ainsi « deux grandes catégories : le genre sérieux, dont le modèle est l'*oratio*, le discours en forme relevant de la rhétorique, et le genre familier, dont le modèle est le *sermo*, la conversation ». Il passe alors d'une « tripartition rhétorique, à une bipartition stylistique ou poétique »; Gérard Ferreyrolles, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, vol. 1, nº 71, 2010, p. 20.

[15] François Moureau, *De bonne main. La communication manuscrite au XVIIIe siècle*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, 1993.

[16] Nicolas Schapira, *Un professionnel des lettres au XVIIe siècle. Valentin Conrart : une histoire sociale*, Seyssel, Champ Vallon, 2003.

[17] Mathilde Bombart et Éric Méchoulan (dir.), *Politiques de l'épistolaire au XVIIe siècle. Autour du* Recueil Faret, Paris, Classiques Garnier, 2011.

[18] Mathilde Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres. Écriture, polémique et critique dans la France du premier XVIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2007.

[19] Isabelle Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

[20] Myriam Dufour-Maître, « "*Ces Messieurs du Recueil des pièces choisies*". Publication collective et anonymat féminin », *Littératures classiques*, vol. 1, nº 80, 2013, p. 309-322.

[21] Frédéric Lachèvre (éd.), *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, Genève, Slatkine Reprints, 1967.

[22] Gilles Feyel, *La presse en France, des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 2007. Voir également le site du *Gazetier universel* qui contient, outre les notices des journalistes et des journaux des XVIIe et XVIIIe siècles, une importante bibliographie sur la presse ancienne : https://gazetier-universel.gazettes18e.fr/.

[23] Virginie Cerdeira, « Le *Mercure François*, un recueil périodique d'histoire politique du temps présent », dans Mathilde Bombart, Sylvain Cornic, Edwige Keller-Rahbé et Michèle Rosellini (dir.), *« À qui lira ». Littérature, livre et librairie en France au XVIIe siècle*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, coll. « Biblio 17 », 2020, p. 447-457.

[24] Avant cette date, les historiens notent qu'une première entreprise périodique voit le jour à Strasbourg en 1605 et le plus ancien volume localisé date de 1609 : Johann Carolus, *Relation aller Fürnemmen und gedenckwürdigen Historien*, Strasbourg, 1609.

[25] Jean Richer, *Le Mercure François, ou, la suitte de l'Histoire de la paix. Commençant l'an M.DC.V. pour suitte du Septenaire du D. Cayer, & finissant au Sacre du Tres-Chrestien Roy de France & de Navarre*, Paris, 1612, « Preface au Lecteur », n. p.

[26] Stéphane Haffemayer, « Transferts culturels dans la presse européenne au XVIIe siècle », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 11, 2008, p. 25-43.

[27] Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991. Cette somme précise, pour chaque périodique inventorié, les différentes formules d'abonnement.

[28] Stéphane Haffemayer, « Transferts culturels dans la presse européenne au XVIIe siècle », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 11, 2008, p. 25.

[29] Stéphane Haffemayer, « Transferts culturels dans la presse européenne au XVIIe siècle », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 11, 2008, p. 25-43.

[30] À partir des années 1730, les trois types de presse (politique, savante et mondaine) se développent en raison de la fin de l'exclusivité octroyée par l'État. Cette ouverture entraîne une première forme de libéralisation de la presse et des journaux plus spécialisés voient progressivement le jour. Voir Pierre Rétat (dir.), *Le journalisme d'Ancien Régime*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982.

[31] Déborah Blocker et Anne Piéjus (dir.), « Auctorialité, voix et publics dans le *Mercure galant* », *Dix-septième siècle*, vol. 1, n° 270, 2016.

[32] Souvent choisies comme destinataires ciblées dans la presse mondaine, les femmes restent cependant minoritaires dans le monde des périodiques anciens, notamment en ce qui a trait à la presse généraliste. Voir à ce sujet : Caroline Rimbault, « La presse féminine de langue française au XVIIIe siècle : production et diffusion », dans Pierre Rétat (dir.), *Le journalisme d'Ancien Régime*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982, p. 199-216; et, plus récemment, Mélinda Caron, « L'imaginaire de la féminité en (Ancien) Régime médiatique », *Littératures classiques*, vol. 2, n° 90, 2016, p. 89-103.

[33] Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

[34] Aude Volpilhac, *« Le secret de bien lire ». Lecture et herméneutique de soi en France au XVIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2015.

[35] Éric Méchoulan, *Lire avec soin. Amitié, justice et médias*, Lyon, ENS Éditions, 2017, notamment le chapitre VI « Le médium de l'ami lecteur ».

[36] Sur cet « ami lecteur », *par lequel « la relation de lecture*, même avec un public sans visage ni nom, demeure donc encore […] *un lieu de confiance* et un rapport *à la hauteur de l'amitié la plus intime », voir* Éric Méchoulan, *Lire avec soin. Amitié, justice et médias*, Lyon, ENS Éditions, 2017, p. 310. Éric Méchoulan rattache notamment cette figure de l'ami lecteur aux dispositifs matériels et institutionnels qui accompagnent les transformations de l'imprimé.

Bibliographie

Sources

Jean Richer, *Le Mercure François, ou, la suitte de l'Histoire de la paix. Commençant l'an M.DC.V. pour suitte du Septenaire du D. Cayer, & finissant au Sacre du Tres-Chrestien Roy de France & de Navarre*, Paris, 1612.

Ouvrages et articles

Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

Pierre-Yves Beaurepaire, Jens Häseler et Anthony McKenna (dir.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique (XVIe-XVIIIe siècle)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.

Déborah Blocker et Anne Piéjus (dir.), « Auctorialité, voix et publics dans le *Mercure galant* », *Dix-septième siècle*, vol. 1, n° 270, 2016.

Mathilde Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres. Écriture, polémique et critique dans la France du premier XVIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2007.

Mathilde Bombart et Éric Méchoulan (dir.), *Politiques de l'épistolaire au XVIIe siècle. Autour du* Recueil Faret, Paris, Classiques Garnier, 2011.

Hans Bots et Françoise Waquet (dir.), *Commercium litterarium. La communication dans la République des Lettres. Forms of Communication in the Republic of Letters, 1600-1750*, Amsterdam/Maarssen, APA-Holland University Press, 1994.

Bernard Bray, « Espaces épistolaires », *Études littéraires*, vol. 34, n° 1-2, hiver 2002, p. 133-151, https://doi.org/10.7202/007558ar.

Isabelle Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

Mélinda Caron, « L'imaginaire de la féminité en (Ancien) Régime médiatique », *Littératures classiques*, vol. 2, n° 90, 2016, p. 89-103.

Virginie Cerdeira, « Le *Mercure François*, un recueil périodique d'histoire politique du temps présent », dans Mathilde Bombart, Sylvain Cornic, Edwige Keller-Rahbé et Michèle Rosellini (dir.), *« À qui lira ». Littérature, livre et librairie en France au XVIIe siècle*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, coll. « Biblio 17 », 2020, p. 447-457.

Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

Franck Collard, « La renaissance des lettres. La correspondance d'un humaniste français de la fin du XVe siècle, Robert Gaguin (1433-1501) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, vol.* 74, n° 1, 2012.

James Daybell et Andrew Gordon (dir.), *Cultures of Correspondence in Early Modern Britain*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016.

Sébastien Drouin et Camelia Sararu, « Introduction », *La lettre érudite. Nouvelles recherches sur la communication savante à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles)*, *Arborescences*, n° 9, 2019, https://www.erudit.org/fr/revues/arbo/2019-n9-arbo05195/1068271ar/.

Myriam Dufour-Maître, « "*Ces Messieurs du Recueil des pièces choisies*". Publication collective et anonymat féminin », *Littératures classiques*, vol. 1, n° 80, 2013, p. 309-322.

Suzanne Dumouchel, *Le journal littéraire en France au dix-huitième siècle. Émergence d'une culture virtuelle*, Oxford, Voltaire Fondation, 2016.

Gérard Ferreyrolles, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, vol. 1, n° 71, 2010, p. 5-27.

Gilles Feyel, *La presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 2007.

Susan Fitzmaurice, *The Familiar Letter in Early Modern English: A Pragmatic Approach*, Amsterdam, John Benjamins, 2002.

Françoise Gevrey et Alexis Lévrier (dir.), *Érudition et polémique dans les périodiques anciens, XVIIe-XVIIIe siècles*, Reims, Presses universitaires de Reims, 2009.

Guy Gueudet, *L'Art de la lettre humaniste*, Paris, Classiques Garnier, 2007.

Stéphane Haffemayer, *L'information dans la France du XVIIe siècle. La Gazette de Renaudot, de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion, 2002.

Stéphane Haffemayer, « Transferts culturels dans la presse européenne au XVIIe siècle », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 11, 2008, p. 25-43.

Frédéric Lachèvre (éd.), *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, Genève, Slatkine Reprints, 1967.

Cécile Lignereux, « L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique », *Exercices de rhétorique*, n° 6, 2016, http://journals.openedition.org/rhetorique/441.

Éric Méchoulan, *Lire avec soin. Amitié, justice et médias*, Lyon, ENS Éditions, 2017.

Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIIIe siècle*, Montréal, Fides, 1996.

Benoît Melançon (dir.), *Penser par lettre*, Montréal, Fides, 1998.

François Moureau, *De bonne main. La communication manuscrite au XVIIIe siècle*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, 1993.

Guillaume Pinson (dir.), *La lettre et la presse : poétique de l'intime et culture médiatique*, *Médias 19*, 2012, http://www.medias19.org/index.php?id=275.

Pierre Rétat (dir.), *Le journalisme d'Ancien Régime*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982.

Clémence Revest, « Naissance du cicéronianisme et émergence de l'humanisme comme culture dominante : réflexions pour une histoire de la rhétorique humaniste comme pratique sociale », *Mélanges de l'École française de Rome*, vol. 125, n° 1, 2013.

Caroline Rimbault, « La presse féminine de langue française au XVIIIe siècle : production et diffusion », dans Pierre Rétat (dir.), *Le journalisme d'Ancien Régime*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982, p. 199-216.

Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991.

Luc Vaillancourt, *La lettre familière au XVIe siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, 2003.

Toon Van Houdt *et al.* (dir.), *Self-Presentation and Social Identification: The Rhetoric and Pragmatics of Letter Writing in Early Modern Times*, Louvain, Leuven University Press, 2002.

Aude Volpilhac, *« Le secret de bien lire ». Lecture et herméneutique de soi en France au XVIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2015.

Françoise Waquet, « De la lettre érudite au périodique savant : les faux semblants d'une mutation intellectuelle », *Dix-septième siècle*, vol. 35, n° 140, 1983, p. 347-359.